

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

DANS LA STEPPE.

NOUVELLE RUSSE.

(Pour la FAMILLE)

I

Le pauvre Yvan Grégoroff agonise sur sa misérable couchette faite de planches clouées comme celle de tous les paysans russes. La petite lampe que le moujik a coutume de faire brûler, les dimanches et fêtes et dans tous les circonstances solennelles, est allumée devant les saintes images placées sur la paroi faisant face à la porte de l'isba.

Ivan n'avait pour tout bien que cette modeste demeure en troncs de sapins superposés, dont les interstices étaient bouchés avec de la mousse. Elle était entourée d'un potager où poussaient péniblement des pommes de terre, quelques maigres choux et un peu de chanvre. Dans la cour s'élevait une vieille grange délabrée dont le propriétaire avait été obligé de prendre le chaume, dans une année plus mauvaise que les autres, pour nourrir ses bestiaux.

L'intérieur de la cabane, éclairé par la lueur fumeuse d'un flambeau de loutchina ou bois sec de bouleau, présentait un aspect non moins misérable. Tout le mobilier consistait en une table et un banc de bois blanc qui faisait le tour de l'unique pièce. Un coffre aux couleurs jadis brillantes, dans lequel la

femme d'Ivan avait apporté sa dot, et qui servait maintenant d'armoire à linge et à provisions complétait, avec un poêle en briques, l'ameublement du logis dont la terre nue et battue formait l'unique plancher. Enfin, dans un panier suspendu au plafond, se trouvaient quelques poules et poulets dont les gloussements interrompaient seuls, de temps à autre, le silence douloureux de cette heure funèbre.

Ivan se mourait dans la force de l'âge, brisé par un travail ingrat, par les soucis, par la lutte incessante pour la vie contre un climat dur et avare. La foi naïve et ardente qui anime et soutient le paysan russe pendant sa vie ne l'abandonnait pas dans son agonie. Mais, chaque fois que ses regards mourants s'abaissaient sur sa femme et ses deux enfants en pleurs, agenouillés au pied de son grabat, une horrible douleur contractait ses traits déjà livides. Rassemblant enfin, dans un élan suprême, le peu de forces qui lui restaient, il leur dit :

“ Ma chère Alexandra..... mon petit Wassili..... mon brave Nicolas..... qu'allez-vous devenir une fois que je ne serai plus ? Vous serez seuls et sans appui..... Nicolas, ma mort va faire de toi le chef de la famille... Arme-toi de courage pour accomplir ma dernière volonté..... le désir d'un mourant est sacré..... J'ai, tu le sais, un parent richement établi dans la province de Kazan..... Malgré l'éloignement, les dangers, les fatigues, allez le retrouver..... Dieu, j'en suis convaincu, vous fera parvenir au but !.....”

Deux jours après, Nicolas accompagnait la dépouille de son père à la petite église située au bout du village et qui consistait en une simple construction en bois, surmontée d'un dôme vert et d'un clocher bulbeux. Après avoir consacré quelques jours aux larmes et aux regrets, la veuve et son fils aîné s'occupèrent de vendre l'isba avec les quelques instruments aratoires et les pauvres meubles qu'elle renfermait. Ils ne conservèrent que la vieille Kibitka attelée de deux chevaux maigres et efflanqués, sur laquelle ils se mirent en route pour accomplir la volonté suprême du défunt, en allant retrouver leur parent dans la province de Kazan.

II

Il faut avoir voyagé dans les déserts de neige et de glace de la Russie orientale pour se faire une idée exacte des rigueurs de l'hiver dans ces régions. Des orages terribles se déchaînent souvent à l'improviste, sur tout un pays, déracinent les arbres et désolent des villages entiers. D'immenses tourbillons de neige, soulevés par l'ouragan, se précipitent, avec des mugissements furieux, contre les bouleaux dépouillés d'écorce et les sapins aux longues pyramides. D'énormes blocs de glace roulent du haut des montagnes, se heurtent et se brisent avec un bruit épouvantable, en entraînant dans leur chute d'énormes quartiers de roc. Les vents promènent ça et là, dans une horrible confusion, ces débris avec les cabanes renversées, avec les animaux broyés ou encore vivants ou bien les lancent contre le sol avec des hurlements que l'on croirait poussés par tous les démons et les damnés de l'enfer. Malheur au voyageur obligé de traverser ces solitudes et exposé à être surpris par l'un de ces redoutables ouragans !

Mais, au moment où nos voyageurs se mirent en route, rien de pareil ne semblait à redouter. L'atmosphère était calme, le ciel, serein et éclairé par un pâle soleil dont les rayons égayaient le morne et monotone manteau de neige qui se prolongeait à perte de vue. Ce spectacle offrait, avec la douleur et les inquiétudes de la pauvre famille qui s'exilait, un contraste qui les adoucit quelque temps.

Mais, lorsque la Kibitka fut arrivée sur la lisière de la steppe, le tableau changea presque instantanément. L'air se refroidit, le vent s'éleva par rafales et le ciel se couvrit de gros nuages plombés. La neige commença ensuite à tomber par flocons fins et drus. Le petit Wassili, que sa mère allaitait encore, réveillé par le froid, se mit à pousser des cris perçants et Alexandra Grégoroff le serra contre sa poitrine avec un effroi instinctif en voyant voler et tourner au-dessus de sa tête un essaim de corbeaux de sinistre augure dont les cris retentissaient comme un glas funèbre dans son cœur.

Des voyageurs qu'ils rencontrèrent sur ces entrefaites leur conseillèrent de se hâter en leur indiquant la route à suivre pour rencontrer un ermitage, demeure du religieux qui avait pour mission d'accueillir les hôtes de ces steppes glacées ou d'aller arracher à la mort, en compagnie de son chien, ceux qui étaient en péril.

Encouragé par cette assurance, Nicolas fouetta vigoureusement ses chevaux. Mais, après plusieurs heures de marche, dans l'incertitude d'un crépuscule hyperboïéen, les voyageurs aveuglés par la neige et par le vent, ne tardèrent pas à s'égarer sur un terrain marécageux qui bordait un grand lac. Michel qui avait à la fois à diriger ses chevaux sur un terrain glissant et, tâche plus difficile encore, à soutenir le courage de sa mère, parvint pourtant à traverser le lac dont la surface brillait comme un miroir d'acier. Une fois sur l'autre bord, les angoisses d'Alexandra redoublèrent. Nicolas la ranima avec quelques gorgées de " vodka " ou eau-de-vie de grains dont il avait emporté deux gourdes pleines. A force de recherches, il parvint à découvrir un de ces amas de rochers parsemés çà et là sur cette grande nappe glacée comme des taches d'encre faites par un écolier maladroit sur une immense page blanche. Il installa sa mère et son frère qu'il enveloppa dans de grosses peaux d'ours et la famille, après avoir pris quelque nourriture, invoqué Dieu et l'âme du père dont elle exécutait religieusement les dernières volontés en entreprenant ce voyage, put goûter quelque repos.

Au point du jour, Nicolas, laissant sa mère dans cette grotte où elle était en sûreté contre l'ouragan qui faisait toujours rage, partit à la découverte, en lui promettant de revenir bientôt.

III

L'intrépide jeune homme marcha longtemps, bien longtemps, à travers les rafales de vent et les avalanches de neige, sans autres compagnons que la solitude et la terreur. Le silence était à chaque instant violemment interrompu par les siffle-

ments aigés du vent et Nicolas aurait été vingt fois soulevé et lancé au loin par des tourbillons furieux, s'il ne s'était pas cramponné au sol durci, en y enfonçant avec peine son bâton ferré. Épuisé par cette lutte, succombant sous le faix de tant d'angoisses physiques et morales, il tomba bientôt en défaillance au pied d'un bouquet de sapins, dont le rideau lui servit d'abri protecteur. Son évanouissement fut de courte durée ; sous l'action de la " vodka " qu'il avait bu de temps à autre, pour se réconforter, et qui commençait à produire ses effets généreux, il se releva et vint retrouver sa mère.

Au moment où il atteignit la roche qui l'abritait, un horrible spectacle, qui lui fit pressentir un malheur, s'offrit à ses yeux. Une troupe de corbeau voletait autour d'Alexandra qui faisait tous ses efforts pour préserver de leurs attaques l'enfant qu'elle portait dans ses bras. Le pauvre petit Wassili, que son sein épuisé n'avait pu allaiter plus longtemps, avait succombé.

Nicolas dispersa sans peine les voraces et féroces pillards. Puis la mère et le fils remontèrent dans la Kibitka et repartirent dans la direction que Nicolas avait, dans ses pérégrinations réussi à reconnaître comme la véritable. La tempête faisait, toujours fureur et tordait sans pitié les bouleaux et les pins. Les voyageurs avaient longtemps marché de toute la vitesse de leurs chevaux, lorsque leurs oreilles furent tout-à-coup frappées par un hurlement sinistre qui les fit tressaillir d'effroi. Après les corbeaux, c'était les loups qui arrivaient, attirés par le cadavre du petit Wassili dont Alexandra n'avait pas voulu se séparer. Deux de ces fauves, débouchèrent, l'œil en feu, la mâchoire ouverte et armée de crocs formidables, d'un petit bois de bouleaux qui s'étendait sur la droite.

Dans cet affreux péril, Nicolas ne perdit ni courage ni sang-froid. Au moment où ses ennemis affamés allaient assiéger la Kibitka, au fond de laquelle Alexandra s'était blottie plus morte que vive, il abattit la femelle d'un coup de fusil. Profitant ensuite de l'instant où le mâle démentant un proverbe aussi faux que répandu, s'en donnait à belles dents sur le cadavre pantelant de sa compagne, il repartit au galop. Mais il était

impossible de se dissimuler l'imminence du péril en apparence et humainement sans issue. Il y a des instants où il faut, sur la mer démontée de la vie, s'abandonner à la fureur des flots en demandant à Dieu de servir de pilote. C'est ce que fit Nicolas, non sans cesser de fouetter vigoureusement ses chevaux.

Tant de piété filiale, d'héroïque courage et de confiance en Dieu ne devait pas rester sans récompense. Au moment où de nouveaux hurlements résonnaient aux oreilles de Nicolas, dont les munitions étaient presque épuisées, des aboiements vigoureux leur répondirent, un chien de taille colossale arriva en avant de la Kibitka et son conducteur, après avoir entendu les sons d'abord lointains d'une clochette, vit bientôt paraître l'ermite, providence de ce désert, dont ils annonçaient la venue.

Nicolas et Alexandra, bien reposés et réconfortés, reprirent leur route le lendemain et atteignirent heureusement le but de leur voyage. Le fils d'Ivan Grégoroff occupe aujourd'hui une position honorable et lucrative dans la maison de commerce de son oncle et consacre à sa mère, dont il veut fermer les yeux, les courts instants que lui laisse sa nouvelle carrière.

A. GAUDEFROY.

A LA PORTE DU CIEL

Deux hommes, l'un seigneur, l'autre paysan, arrivèrent ensemble à la porte du paradis.

Ils avaient vécu saintement. Le seigneur s'était fait un devoir de soulager les pauvres de la contrée, ne se considérant que comme le dispensateur des biens que la divine Providence lui avait confiés ; le paysan avait toujours supporté, avec une résignation toute chrétienne, les peines de la vie... Impatients d'entrer au ciel, ils frappèrent tous les deux à la fois, et assez fort, à la porte.

Saint Pierre se hâta de prendre les clés et d'ouvrir. Sans doute, il n'aperçut pas le bon paysan, car il le laissa dehors et renferma la porte.

Le brave homme allait frapper de plus belle, lorsque des chants harmonieux captivèrent son attention : les anges et les saints célébraient l'entrée du riche seigneur dans le séjour des bienheureux.

Enfin les chants cessèrent, et le paysan frappa de nouveau. Saint Pierre vint lui ouvrir, et le fit entrer à son tour.

Les anges allèrent à sa rencontre, et le conduisirent avec affabilité au pied du trône de l'Eternel, mais aucun d'eux n'entonna l'hymne d'allégresse.

Le bon paysan, tout étonné de ce silence, dit à saint Pierre :

— Pourquoi ne chante-on pas pour moi, comme on l'a fait pour ce riche seigneur ? Y aurait-il encore ici des distinctions, des partialités, comme on en voit tant sur la terre ?

— Non, lui répondit le prince des apôtres ; ici tu nous es tout aussi cher qu'un autre, et tu partageras avec nous toutes les joies du paradis ; mais, vois-tu, des pauvres paysans comme toi, il nous en arrive tous les jours ; tandis que des riches, il ne nous en vient pas un tous les cinquante ans.

Cette historiette rappelle à l'esprit les paroles de Notre-Seigneur, dans le saint Evangile : “ *Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le ciel, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.* ”
L'Ange Gardien.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE SEPTIEME

DU 20 MARS AU 2 AVRIL.

Dimanche, 23 mars.— Pour la peine, j'ai le cœur comme un rocher. Le chagrin tombe sur mon âme comme la goutte d'eau sur la pierre, il glisse. Pour la joie ? j'ai le cœur comme une éponge ; il boit le plaisir, la satisfaction, comme le pain se sature d'un miel délicieux, (que font les bonnes abeilles).

J'ai été affecté à midi par une bonne nouvelle, et à neuf heures du soir l'impression n'en était pas encore passé. C'est vous dire que l'après-midi a été belle. Mgr X, l'homme de mon affaire, le nœud gordien de la difficulté, ayant appris de différentes sources que j'étais à Rome avec des dispositions pacifiques mais énergiques, sans que j'aie encore risqué aucune démarche directe, me fait savoir qu'il désire me voir. Pour celui qui connaît la manière de faire de la diplomatie romaine, cela veut dire que la cause est à moitié gagnée, même avant

tout plaider. Dire qu'il n'y a pas eu plaider jusqu'ici sur la quatrième question, serait en deça du vrai ; mais enfin il n'y a pas eu de plaider de front. L'invitation arrive au moment psychologique. Mon mémoire est prêt dans toutes ses parties ; il n'a pas reçu sa rédaction définitive, ce qui me permet d'en ployer la disposition et les termes au besoin de l'impression que l'on sent être dans les limites de son pouvoir de produire. Je ne sais pas si vous saisissez bien ma pensée, si vous comprenez le secret. Dans tous les cas, les plaideurs le connaissent fort bien.

Je me rendis aux apôtres, No 39 sur la carte, une de ces églises bien éclairées, où les chefs-d'œuvre ne sont pas gâtés par les ombres et les obscurités. Et sous un rayon de lumière, enveloppé de soleil, image du contentement qui rayonnait dans mon intérieur, je récitai mon breviaire. Il y a longtemps que je le sens, Dieu m'attire à lui par les bienfaits, la reconnaissance me jette dans ses bras. La douleur me rétrécit le cœur, contracte mon amour. Il me faut du lait. Les croix me rebutent. Le chemin du ciel doit m'être aplani, et les roses doivent couvrir les épines. Des épines, il n'y en a pas ; où sont-elles ? cela me fait trembler. Est-il possible qu'on arrive au ciel en carosse à deux chevaux ! Pourtant il est impossible que je sois dans la voie de la perdition. Qui sait ? J'ai peut-être mes croix ; mais Dieu les double tellement de velours que mon épaule ne les sent pas. Oui, j'en ai une, ma bonne mère, c'est d'être éloigné de vous. Mais ce n'est que pour un temps, nous nous reverrons bientôt ; déjà cette pensée en allège le fardeau de moitié ; et l'idée que cet éloignement fait que vous priez pour moi plus souvent, soulève la moitié de l'autre moitié. Que va-t-il rester ? Ce que Dieu fait, est bien fait. Nous faisons notre possible, c'est rien. Et Dieu ostensiblement paraît ne rien faire, et c'est tout. Oh qu'il est bon ! que nous devons l'aimer ! Oui, je le sais, vous l'aimez. Nous l'aimons, et nous l'aimerons toujours. Nous l'aimons pour devenir saints, et devenus saints, nous l'aimerons parce que nous serons saints. La sainteté c'est l'amour divin, et l'amour fait la sainteté. Amour, sainteté, c'est tout un. La sainteté aime et l'amour sanctifie. Je m'arrête. Que le saint nom de Dieu soit béni !

J. B. PROULX ptre.

AMOUR ET LARMES

VI

CRUEL SECRET.

Le prêtre répéta :

—Quatre-vingt-seize ans !

—Oui, quatre vingt-seize-ans, mes chers messieurs, d'aucuns disent que c'est un bel âge ; moi je dis que c'est un triste âge pour voir ce que je vois.

— Mais enfin, demanda le médecin, hier a-t-elle témoigné quelque chose de son funeste projet ?

—Non, vraiment. Elle s'en alla cueillir des fleurs sur la fin du jour, après qu'elle eut rendu le linge blanchi à ses pratiques. Je lui demandai ce qu'elle voulait faire de tous ces bouquets. " Une chapelle dans ma chambre, " qu'elle répondit. Le soir elle avait quasiment l'air gai, et je la vis aller et venir par la maison après que je m'étais couchée. C'est seulement ce matin, dans les quatre heures quand je me suis levée, que j'ai senti une drôle d'odeur, comme qui dirait de fumée ; j'ai crié : Isaline ! Né la voyant pas venir, j'ai accouru à sa chambre qu'on n'y respirait pas ; et quand j'ai eu ouvert la fenêtre, je l'ai vu comme la voilà.

Et de rechef, la bonne femme se jeta sur le corps de la jeune fille, tantôt l'appelant des plus doux noms, tantôt l'accablant de reproches, se plaignant de voir ses cheveux blancs délaissés et répétant sans cesse qu'on n'a pas le droit de mourir, quand on a des devoirs à remplir sur la terre.

Le médecin gémissait sur la mort qui prenait une aussi belle enfant, et le prêtre pleurait sur une âme éternellement jugée.

Cette scène déchirante avait complètement arraché Amédée à lui-même ; elle parlait plus haut encore que l'orage dans la montagne, elle renfermait de l'épouvante et de l'enseignement. Amédée comprenait clairement, devant la douleur et les plaintes de la vieille femme, que la mort par le suicide est une lâcheté, puisqu'elle nous enlève aux devoirs sacrés envers la famille et la société pour lesquels Dieu nous a créés et nous laisse sur la terre. Il se dit que si la pauvre morte eût pu voir par anticipation les larmes de sa grand-

mère, que si elle avait entendu les cris navrants poussés par son désespoir, elle ne se serait pas tuée, mais s'oubliant elle aurait dévoué sa vie à consoler cette vieillesse qu'elle abreuvait d'amertume. Et lui-même ! comment avait-il pensé à mourir ? Quels sévères jugements auraient été portés sur son compte. Quel deuil il aurait étendu sur l'avenir d'Annonciade !

En quittant la chaumière où il laissait un secours, accompagné du prêtre qui s'était chargé d'envoyer deux pieuses filles aider la vieille femme dans les pénibles devoirs restant à accomplir, Amédée sentit dans son âme des impressions nouvelles.

La vie lui apparut tout à coup différente de ce qu'il la jugeait la veille ; il la voyait maintenant avec un but, des luttes, des sacrifices mais par cela même avec un intérêt sérieux.

Hortéux du désespoir jaloux dans lequel de vagues soupçons l'avaient entraîné, il voulait mettre l'entier dévouement de son cœur, de son âme, et de ses forces à aimer, à respecter, à soigner, à guérir celle qui était devenue sa compagne et le but de sa vie.

Occupé et absorbé dans ses pensées, Amédée gardait le silence. Son compagnon du reste le rappela à la situation présente en lui disant :

— Quel effroyable progrès fait le suicide à notre époque ! comme le sens moral est affaibli ! Nos pauvres enfants du peuple, autrefois si pieuses, si sages, si attachées à leurs devoirs et à leurs familles, semblent avoir perdu aujourd'hui les plus simples notions religieuses. Cette malheureuse Isaline était un modèle à l'époque de sa première communion ; elle faisait partie de différentes congrégations dont elle était l'exemple. Peu à peu elle fréquenta moins l'église, on la vit plus parée ; la grand'mère, quoi qu'elle dise, est très-faible, elle favorisait la légèreté d'Isaline, elle aimait mieux la voir à la danse qu'au confessionnal ; aujourd'hui elle en recueille le fruit. Voyez-vous, Monsieur, il faut aux jeunes filles et aux jeunes femmes la garde de Dieu !

En toute autre circonstance Amédée eût souri avec incrédulité, mais au sortir de ce spectacle de mort, des sentiments plus sérieux germaient dans sa tête, et il entre-voyait, au travers de la vie et des douleurs humaines, l'action divine.

— Vous avez peut-être raison, monsieur l'abbé, répondit-il avec politesse.

Quand ils furent à Amberieu, il salua le prêtre, et, s'acheminant

à la station, il attendit le passage du premier convoi. Son âme était comparativement calme. Il ne voulait plus penser à lui, mais faire le bonheur des autres, est peut-être... chercher Dieu.

Le temps était calme beau ; les eaux tombées dans la nuit accouraient en masse formidables du haut des montagnes, et, jaillissant de roc en roc, mugissant comme la tempête, elles arrivaient sur la terre en y creusant un gouffre ou en y commençant un torrent. Ces eaux d'orage sans mesure et sans frein, qui vont labourant la terre, dévastant les moissons, déracinant les arbres, portant sur leur passage le désordre, l'effroi et la ruine sont un des plus grands, des émouvants spectacles que l'homme puisse contempler. Amédée en fut émerveillé, et l'enthousiasme saisissant son âme, le ramena à Genève aussi heureux qu'il l'avait quitté désespéré.

Annonciade avait souffert de son absence, et cependant elle ne se plaignit pas. Elle dit seulement :

— Quelle affreuse nuit pour les voyageurs !

— J'étais de ce nombre, répondit Amédée, j'ai fait une excursion dans la montagne, mais j'ai bien juré qu'on ne m'y prendrait plus.

La jeune femme ignora toujours l'affreuse douleur dont elle avait été menacée pendant cette nuit d'orage.

VII

UN CŒUR SERRE

La demande d'Amédée au Ministre eut le résultat qu'il en attendait. Mis en disponibilité jusqu'aux vacances, il fut, au mois d'octobre, envoyé dans un collège du centre dont la rhétorique était vacante. Annonciade, qui avait souhaité ce changement, ne ne l'apprit pas sans émotion. Cela ressemblait à une rupture avec la famille, et la famille lui était bien chère.

On trouve la trace de ses déchirements dans une lettre qu'elle écrivit, à cette époque, à sa sœur ; nous transcrivons le passage qui les révèle.

“ Quand nous nous embrassâmes, ma sœur chérie, il y a quatre mois, nous ne nous disions pas que cette caresse du départ échangée sur le seuil d'une vie nouvelle serait peut-être la dernière donnée et reçue entre nous dans ce monde où tant de douleurs nous sont cachées.

“ Nous ne retournerons pas à Rémillac, chère Marie ; peut-être

l'as-tu pressenti en voyant Amédée prolonger son congé sous un prétexte de voyage qui, à toi seule, n'a pu faire illusion. Ne t'afflige pas de cette décision ; tu gardes la meilleure part, tu restes aux lieux bénis de l'enfance, où chaque trace est un souvenir, chaque buisson un ami. Notre commun repos a exigé ce sacrifice, ce douloureux sacrifice. Je sens amèrement que je perds une tendresse sensible dont j'avais grand besoin, la sainte tendresse du foyer maternel, où trois cœurs m'ont abritée contre les orages, contre les douleurs de la vie. Voilà donc où aboutit la passion ! A briser les plus doux liens, les liens de fleurs de l'enfance pour y substituer un attachement étranger qui, peut-être, ne réalisera ni les besoins de l'âme, ni les rêves de la pensée. Toute la vie nous cherchons le bonheur,..... le trouverons-nous jamais ? ”

Amédée et Annonciade se rendirent à leur nouvelle résidence, Rien ne vint attrister, ni embellir le voyage ; le premier, suivant les conventions faites avec lui-même, affectait un calme dont il ne se départit plus. La jeune femme en parut reconnaissante et se montra plus égale de caractère et plus affectueuse. La paix, non pas celle qui procède de deux cœurs merveilleusement unis et sûrs de leur mutuel accord, mais la paix qui résulte de l'absence du choc et d'orages, ils l'avaient.

Dans cette petite ville de L., où ils ne connaissaient personne, ils prirent une maison isolée, hors des murs, enclavée dans un jardin avec massifs et buissons simulants, à l'œil complaisant, un petit parc. Cette demeure située à mi-côte, déclinant vers le Sud, recevait les premiers rayons du soleil levant ; elle était donc saine et gaie ; au bas du jardin s'ouvraient des vallées délicieuses que découpaient des rideaux de peupliers, des roses blanches et rouges, des lilas, des œillets, des pensées, du réséda, et mille autres fleurs variées, mélange délicieux de couleurs et d'odeurs, emplissaient le parterre et réjouissaient le regard.

Hélas ! que d'amertume recouvraient ces dehors qui faisaient penser au ciel !

Annonciade refusa de faire les visites qui suivent en général une arrivée et une installation dans une ville étrangère.

Amédée, quoique profondément contrarié, fit seul les visites à ses collègues. Bien des susceptibilités en furent éveillées, et les excuses d'Annonciade produisirent une impression défavorable à la jeune femme.

Le jeune ménage se scinda dans la forme, l'un vécut beaucoup au-dehors, l'autre s'enferma dans sa douleur pour en mourir. Aucun d'eux n'avait pris le chemin des suprêmes consolations.

Cinq mois s'écoulèrent ainsi. Un soir, qu'il était sorti, Amédée ne trouvant rien d'intéressant dans le voisinage, revint de bonne heure à son cottage ou Annonciade, il l'espérait, veillait.

En arrivant par la porte du jardin dont il avait une clef, il fut tout d'abord saisi par le doux repos qui planait sur sa demeure, repos si délicieux après le tourbillon dont il sortait. Il put entrer dans le salon sans bruit. Annonciade s'était endormie sur son fauteuil, la lune qui la frappait de ses rayons la faisait paraître plus blanche que jamais. Il sembla à Amédée que ses yeux ravis contemplaient la bien petite fée de ses jours de bonheur, qu'elle allait se lever, sourire et dire ; vous êtes de la famille. Il s'arrêta longtemps à l'admirer ; la sensation la plus profonde de paix sereine et d'espérances s'empara de son être pour en calmer les agitations et les ennuis. Un secret existait entre lui et cette femme aimée, mais il sentait, en la voyant si calme, plongée dans ce sommeil d'enfant, que rien de triste, rien de coupable ne pouvait se cacher sous ce mystère.

Il s'approcha timide, tremblant, il voulait la voir de plus près et non l'éveiller ; la lampe brûlait encore d'une lumière affaiblie, suffisante cependant pour laisser voir un livre tombé des mains d'Annonciade sur sa robe ; à la page entrouverte, Amédée put lire : Imitation de Jésus-Christ. Ainsi, dans son absence, elle priait. Loin de s'abandonner, comme il le craignait, aux dangereuses rêveries du cœur, elle cherchait la force et le secours en Dieu. Amédée sentit son cœur envahi par l'émotion ; il avait douté de cette enfant dont la vie ne renfermait ni une faiblesse, ni une tache. De cet ange, ses yeux se portèrent au ciel ; il comprenait bien que s'il pouvait prier comme elle, comme elle il serait consolé, il ne doutait pas de l'existence de Dieu, pas de son amour, pas de sa bonté, et pourtant il doutait qu'il écoutât sa prière, qu'il voulût l'exaucer.

Tout dans la nature semblait prier. Les fleurs qui demandaient de la rosée et Dieu la leur envoyait ; les marins et les voyageurs souhaitaient la lumière et les étoiles se levaient, aux travailleurs fatigués Dieu accordait le silence protecteur du sommeil paisible, à l'oiseau l'abri d'un buisson ; au cœur agité qui, confiant se serait tourné vers lui, il aurait donné l'espérance.

Un mouvement d'Amédée éveilla Annonciade ; elle trahit une impression de joie en voyant son mari, elle n'espérait pas qu'il fût de retour sitôt et le grain de jalousie qui fermente dans toute tête de femme lui avait rendu l'attente cruelle.

— Déjà ! exclama-t-elle.

— Est-ce donc trop tôt ? murmura Amédée ; je ne peux pas vivre longtemps loin de vous.

— Ne me trompez pas ainsi, dit-elle en se levant pour fuir cette voix aimée ; on tient ces propos à toutes les femmes, cela fait trop de mal d'y croire, puisqu'il faut se réveiller.

Les paroles d'Annonciade allèrent au cœur d'Amédée comme un reproche et comme une révélation. Il ne savait dans la demi-lumière qui frappait son intelligence sur qui portaient les soupçons de la jeune femme, mais il voyait clairement que là étaient ses griefs et qu'il lui serait doux et facile de les détruire. Cependant il devait y mettre de la réserve ; il n'ignorait pas qu'une idée dominante entrée dans l'âme d'une femme s'enracine par les procédés qui devraient la détruire et que le temps et la conduite sont les seuls remèdes à la jalousie. Il scruta son passé d'un regard sévère et rapide ; il en aurait, à ce moment, bien volontiers rayé quelques écarts, mais l'inflexibilité du fait accompli ne lui permettait que d'en gémir et de les faire oublier.

Pendant qu'en lui-même il faisait les réflexions qui précèdent, les grands yeux de la jeune femme, rivés sur son visage, y cherchaient la vérité, tandis qu'Amédée, surpris par l'attaque, gardait un silence accusateur.

Il le rompit :

— Je n'ai pas la prétention d'avoir vécu comme un ange, mais j'ai celle de vous aimer.

Annonciade, qu'avaient blessée l'hésitation et la lenteur de la réponse, éclata d'un rire faux.

— Si vous persistez dans ce genre de plaisanteries, je vais croire que la fatigue vous emporte dans le pays des rêves.

— Mon cœur dort toujours auprès des autres, mais il veille auprès de vous.

— Ah ! quelle phrase de roman ! parfaitement l'accord, du reste, avec cette toilette de bal ; l'esprit et le cours sont en tenue. Remettons la suite à demain, mon cher Amédée, et donnez-moi galamment la main jusqu'à ma chambre.

— Vous êtes blessante, Annonciade, mais qu'il soit fait comme

vous le voulez ; l'heure de la justice sonnera et avec elle le bonheur.

— Voulez-vous ma main ? elle n'est point élégamment gantée comme la vôtre,

Il arracha et déchira en mille pièces les Boivin grisperle qui auraient fait envie à plus d'un amateur :

— Pour toucher votre petite main aristocratique, murmura-t-il, aucune espèce de gant n'est digne, mais vous pouvez sans crainte la mettre dans celle d'un ami, d'un loyal ami, qui ne pressa jamais avec bonheur d'autres doigts que les vôtres.

Il prit, pour la guider dans l'escalier obscur, sa petite main moite et tremblante ; sa main d'homme aussi tremblait ; ce n'était pour tous deux ni de froid, ni de peur.

Quand il fut seul dans sa chambre, il réfléchit au mystère dont il croyait avoir la clef, déplora ses folies de jeunesse et peut-être aussi, mais tout bas, la curiosité des femmes qui veulent tout connaître.

VIII

A L'HOPITAL

— Jeudi suivant, sur les midi, Amédée vit Annonciade faire quelques apprêts de toilette annonçant le projet de sortir. Un tel acte, en dehors des habitudes de la jeune femme, surprit étrangement son mari et il ne put s'empêcher de demander :

— Est-ce que par hasard vous allez faire une visite ?

— Une visite à l'hospice, dit-elle en souriant tristement, le seul sourire que lui eût laissé la lassitude de cœur ; voulez-vous me donner le bras jusque-là ?

— A l'hospice, ma chère enfant ! s'écria Amédée surpris ; quelle singulière promenade ! Que voulez-vous aller faire là ?

— Notre laitière y est entrée malade, c'est une brave femme à laquelle je voudrais porter des secours.

— Vous n'êtes rien moins qu'une sainte, ma chère Annonciade ! de grand cœur je m'associerai à votre acte de charité en vous servant de cavalier.

Annonciade mit son chapeau, son burnous et ses gants.

— Quand vous voudrez, dit-elle à son mari.

— Je suis à vos ordres, mon amie.

Ils firent cette course avec enjouement. Cela leur arrivait rarement de sortir ensemble, de sortir en se donnant le bras.

Ils arrivèrent à l'hospice. L'aspect en était triste et sombre. Mais au rebours du petit nid d'Annonciade dont les bords étaient fleuris et l'intérieur dévasté, l'hospice renfermait des cœurs en paix avec le Ciel et avec eux-mêmes.

Des malades déjà convalescents étaient assis dans la cour d'entrée sur les bancs de pierre espacés entre les arbres ; ils demandaient au soleil, l'ami des vieillards et le tonique des faibles, de réchauffer leurs membres et d'égayer leurs cœurs. A l'aspect d'Amédée et de sa jeune femme, presque tous se levèrent et portèrent la main au bonnet d'uniforme en toile blanche qui leur couvre la tête. La vue d'étrangers jeunes et paraissant heureux leur fut un thème de longues causeries. Amédée répondit à leur salut tout en se hâtant d'entraîner Annonciade dont les premiers pas dans cette maison des douleurs humaines, étaient accompagnés de terreurs enfantines qui la faisaient s'appuyer tremblante au bras de son mari.

Ce n'est pas que le genre de douleurs dont elle était le témoin fût de nature à l'impressionner ; la maladie, l'âge ne lui semblaient pas des fardeaux lourds à porter ; elle trouvait que le brisement de toute espérance pesait d'un bien autre poids sur son âme ; ce qu'elle éprouvait donc consistait plutôt en une espèce de répugnance et de dégoût pour les laideurs ou les difformités que la maladie et le temps déposent, comme la marque indélébile de notre destruction, sur la face humaine.

Elle pénétra avec Amédée dans la salle Saint-Jean. Là gisaient les véritables malades ; ceux dont l'hôpital est la dernière étape et qui doivent, de ce séjour de paix et d'épreuves, monter à Dieu. Des têtes se levaient de l'oreiller au passage des visiteurs ; d'autres y restaient indifférentes, clouées par le mal sur la couche d'agonie, des gémissements et parfois des cris trahissaient seuls un reste de vie. Annonciade se sentait défaillante ; rien ne parlait à son cœur et tout révoltait ses sens ; elle allait demander à son mari de sortir de ce lieu désolé, quand la religieuse de service, qui venait d'apercevoir les visiteurs, s'approcha pour les saluer et leur offrir de les guider.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.